

DÉBORD EMENTS

■ **Gabriel Bortzmeyer** *Trafic*

■ **Pierre Jendrysiak** *Éloge des*

titres ■ **Pierre Eugène** *Calmes blocs* ■ **Claire Allouche** *Boussole*

de l'entre-temps ■ **Pierre Léon** *La grande maison* ■



HOMMAGES À TRAFIC

PRINTEMPS 2023

REVUE DE CINÉMA. **DÉBORD
EMENTS**

Tout ce trafic-là mériterait une revue.

SERGE DANÉY

DÉBORDEMENTS

Florent Le Demazel
Romain Lefebvre
Raphaël Nieuwjaer

Lucie Garçon
Gabriel Bortzmeyer

Pierre Jendrysiak
Occitane Lacurie
Barnabé Sauvage
Chloé Vurpillot

Conception : Occitane Lacurie
d'après la maquette de Paul-Raymond Cohen

En couverture : *Twin Peaks: Fire Walk with Me* (1992) de David Lynch

HOMMAGES À TRAFIC

<i>Trafic</i> par Gabriel Bortzmeyer.....	5
<i>Éloge des titres</i> par Pierre Jendrysiak.....	7
<i>Calmes blocs</i> par Pierre Eugène.....	9
<i>Boussole de l'entre-temps</i> par Claire Allouche.....	11
<i>La grande maison</i> par Pierre Léon.....	14

debordements.fr

© Chaque auteur·ice pour sa contribution, 2023

Trafic

par Gabriel Bortzmeyer

Il y a de tout dans une bibliothèque d'étudiant : des pavés à ingérer, des viatiques pour réviser, des fiches qui s'éparpillent et des classiques consultés une fois l'an, mais aussi des revues où apprendre à voir. Les premiers nous forment, inculquant par paquets les connaissances disciplinaires ; les dernières seules nous initient, en collant nos yeux à des regards plutôt qu'à des corpus. C'est qu'il y a révision et révision. La population étudiante est domestiquée par la première, tout en répétitions (ruminant textuelle, métabolisation corticale, régurgitation dissertative : sick transit, gloria poly). Et parfois, elle s'en libère au moyen de la seconde, en revoyant tout autrement – car les revues font réviser en dévissant les visions trop assises de l'académisme. Elles communiquent d'abord des orientations pour épouser l'époque et déchiffrer ses fureurs, des arts d'aimer ou de honnir, des entrecroisements entre œuvres et pensées. Les revues partagent des manières, non une maîtrise ; ce pourquoi elles seules génèrent ce sentiment d'appartenance qu'entretiennent si mal sommes et traités, qu'on ne fait plus débattre que pour l'exercice (pour paraphraser Saint Paul : le pavé tue, la revue vivifie). La publication périodique, elle, donne prise sur le

temps, nous installe face à des horizons ; les polémiques qu'elle agite et les bannières qu'elle défend nous positionnent – nous donnent une place. La revue relie ; elle nous attache à un fil sinueux, fait entrer le passé dans le présent, assure à la fois la permanence des lignes et la discontinuité des courbes. Elle seule nous permet vraiment de savoir où on (en) est. *Trafic* a ainsi éclairé mes sentiers, avec une lumière qui refusait d'être directionnelle : peu de revues auront à ce point tâché de transmettre un souci plus qu'une école ; ayant l'amour pour seule doctrine et l'ampleur pour principale exigence, elle a donné chair à une idée de la critique pour laquelle la grandeur du film se mesure à l'importance des échos intellectuels qu'il fait naître, puisqu'il n'est d'autre étalon de la beauté que la pensée qu'elle nourrit. Peu de revues auront à ce point restitué à la « réflexion » toute son épaisseur sémantique : reflet, fixation fléchie, réfraction vertigineuse et rétrovision spéculative, comme autant de manières de loger ses pensées dans les choses. J'y ai donc appris cette chose qu'aucun autre ordre de texte n'aurait pu enseigner : réviser, c'est d'abord réverbérer – faire miroiter, aussi bien, puisque les mots n'ont de sens qu'à intensifier l'éclat des formes. Merci à elle de m'avoir pris dans l'incessant trafic à la frontière des textes et du monde.

Éloge des titres

par Pierre Jendrysiak

Vers 2018, je fais partie d'un groupe d'internautes cinéphiles. Nous fondons un blog intitulé « Contrebande ». On voit bien, dès ce titre, l'influence de *Trafic* qui nous habitait toutes et tous, mutants cherchant à résoudre notre vie cinéophile en choisissant des pères qui n'étaient plus vivants. Intimidé par l'écriture, peu sûr de moi en général, je participais à ce blog de manière plus distante. Un an passe sans que je n'écrive vraiment dans ce journal en ligne.

En 2019, je suis en programme d'échange à Montréal, où je sympathise avec André Habib, (ami américain?) qui me prête le premier numéro de *Trafic*. Je ne l'avais jamais lu – il ajoute, dans un mail (une lettre?), qu'il s'agit « d'un des plus beaux numéros de l'histoire de la critique », et me demande d'en prendre soin, ce que je fais. Je le parcours en quelques jours, quelques heures ; je ne crois pas être excessif en disant que cette lecture a changé mon parcours, ma cinéphilie, peut-être ma vie.

J'écris dans la foulée un texte sur *Contrebande*, intitulé « Le premier numéro de *Trafic* », comme quelques notes sur ce geste critique unique.

Je considère que c'est le premier texte que j'ai « vraiment » publié – son ton est un peu trop solennel, mais j'y retrouve des réflexes d'écriture qui ne m'ont pas quittés, je suis amusé par une référence à l'inflation, je me souviens que c'était ma première rencontre avec des plumes qui m'ont beaucoup habitées depuis (Schefer et Biette, par exemple).

Trois ans après, *Trafic* s'interrompt. J'écrivais, vers la fin de mon texte : « Lisant le premier numéro de *Trafic*, j'ai moi-même envie d'écrire un peu : j'ai d'abord écrit sur cette écriture. » J'avais en effet pensé cet article, plus ou moins consciemment, comme un début dans l'écriture, que je pensais pourtant n'être pas faite pour moi ; comme critique comme en tant que cinéphile, *Trafic* m'est donc venu en aide. Pour moi, la paroisse *Trafic* qui meurt inassouvie, c'est donc inévitablement la fin d'un cycle. Je suis donc à pied d'œuvre pour lui rendre hommage. Mon humble participation : cet éloge des titres.

Calmes blocs

par Pierre Eugène

Me touchait dans *Trafic* une certaine idée de ce qu'est, d'abord, un texte ; idée perçue immédiatement dans la sobriété de sa mise en page. Tout le projet était donné d'un coup : des textes faisant bloc.

Pavés alignés réguliers, même pas habillés d'une image, simples, nus, qui n'en jetaient pas, qui n'entendait rien vendre ; et ces listes de noms sans qualités, parfois émaillés par la reconnaissance – tout ça restait dans un retrait mystérieux, sans promesse autre qu'une lecture à faire. Il fallait lire pour savoir sans avoir, avant de le faire, une « idée sur ». Sobriété et retrait bien désuets, un peu « vieille France » dans le tapage général médiatisé où chacun s'acharne à se faire voir et lire.

L'image, le photogramme, s'embrasse d'un coup d'œil. Le texte suppose quant à lui la durée, le désir d'y plonger son temps à soi pour retrouver quelque chose du temps de l'autre. *Trafic*, revue du temps long de l'écriture et de la lecture : ces trimestres qui ont toujours gardé un soupçon scolaire, les saisons d'études de cahiers d'écolier, le temps libre et contraint des cours ouvert sur l'extérieur. Avec l'idée du retard obligatoire. On écrit tout de suite ; on est lu après, quand ça s'est décanté un peu, le temps d'un écho à revenir à destination. Histoire de donner de la marge et

un peu de distance pour réfléchir sans être pris à la gorge de l'événement. Cette pauvre communauté secrète qui n'avait pour elle que son écriture, cet antre de conspirateurs, anonymes malgré leurs noms (personne ne se faisait un « nom », à *Trafic*), ne se connaissait pas, ne faisait pas « réseau » ou connivence, mais se rencontrait par hasard, comme des cinéphiles dans les files de cinéma. Ceux qui y écrivaient découvraient à parution leurs camarades adjacents, solidarisés au sein d'un enclos qui n'avait en rien les ors du dîner de gala ; plutôt une apparence de veille collective, chacun devant sa fenêtre avec son flingue ou ses jumelles, chacune donnant sur un monde observé avec une certaine gravité (la pesanteur parfois trop sérieuses des solitudes monologuantes). Une revue comme une boîte noire.

Avec *Trafic*, j'avais l'impression de toucher à ce temps si particulier de la cinéphilie, libre de tout urgence qui n'était pas personnelle, un temps errant, à soi, où la mémoire est aussi forte que l'attente d'un film à venir, où l'on refait sans cesse ses histoires du cinéma. Le temps posé de la salle et d'un chemin pour y aller, le temps d'une lecture infinie, jamais terminée, versatile, tête chercheuse. J'y retrouvais toutes ces respirations singulières auquel le comité de *Trafic* (que j'aimerais appeler plutôt, pour ce que ça suppose d'intimité et de calme : la « chambre » de décision) était attentif à laisser de la marge, avec ces ouvertures aérées des longs calibrages. Leur souci semblait surtout d'assembler au présent, de ne pas prévoir, pour faire un tendre geste de reliure sur des bouts de désir et d'inquiétude – et parfois de les solliciter – pour y trouver aussi, surpris (je les imagine) de voir s'imprimer un bloc lisible de notre présent.

Trafic, pratique de lecture du passé, qui avait justement cette vertu-là, de perdurer de saison en saison sans correspondre aux modes du jour, disparaît en même temps que les saisons s'étiolent – tout ce temps que nous perdons.

Boussole de l'entre-temps

par Claire Allouche

Il y a environ deux semaines, je récupérais les comptes rendus de visite de bibliothèque d'étudiants de première année de licence en cinéma à l'Université Paris 8. Leur mission : choisir une revue dédiée au cinéma et en détailler la composition. L'un d'eux avait choisi *Trafic*. « Un titre qui annonce une certaine densité de pensée », soupçonnait-il d'emblée. L'intimidation laissait bientôt place à un paisible éblouissement : « l'édition ne ressemble à celle d'aucune autre revue (...), elle me fait plutôt penser à un livre, ce qui lui donne un caractère prestigieux. »

Quelques jours plus tard, j'apprenais avec une immense tristesse que le projet de *L'Almanach Trafic* n'irait pas plus loin que 2023. Et dire que, sans le moindre effet publicitaire, la revue venait de conquérir un (jeune) lecteur ! J'ai commencé à lire *Trafic* trop tard à mon goût, âgée d'un an de plus que cet étudiant. Sans grande originalité, ma porte d'entrée s'appelait Serge Daney. Derrière la couverture en kraft que les bibliothécaires du lycée Guist'Hau de Nantes avaient pris le soin de cartonner, il existait autant des journaux qu'une revue : journal de l'an passé, de l'an nouveau, de l'an présent. Et désormais, l'affliction face à l'absence de promesses :

quid du journal de l'an prochain, quand tous les feux de 2023 seront éteints ?

*

J'ai commencé à lire *Trafic* trop tard à mon goût. Cela dit, je me réjouissais de vivre dans un monde où la revue, et ses comètes journalistiques, existaient : avec tant de numéros à attendre, et tant à rattraper, la satiété de lectrice-spectatrice ne pourrait jamais être atteinte. Soulagement. Mais, soulagement, parce que mouvement : des textes à venir grouillaient dans le secret, et c'est dans cette oscillation entre un premier numéro intarissable et la lisière du présent, que je pouvais être un cinésismographe épanoui. J'aime penser qu'à chaque étape de nos vies cinéphiles, il y a un écho dans les pages de *Trafic*. Et avec lui, l'invitation au rebond, mental ou scriptural, des chantiers de textes à rêver ou habiter. Sentiment sans cesse renouvelé, et toujours émancipateur : il n'y a pas une manière d'êtreindre textuellement les films. Si la maison cinéma peut continuer à tenir comme refuge, c'est au nom de cette polyphonie lumineuse. Elle invite autant à écouter d'autres timbres que le sien qu'à explorer les nuances de sa propre voix.

À cet égard, je me sens profondément et durablement reconnaissante vis-à-vis de Marcos Uzal qui m'a généreusement invitée à écrire dans *Trafic*. Un premier texte (« Du côté de chez soi », n°102), puis un deuxième (« Martín Rejtman, le tact du désespoir », n°109). J'étais jeune, inexpérimentée, hantée par les films explorés, et surtout sacrément impressionnée. Pourtant, le désir et la liberté d'écrire l'emportaient sur le surmoi. Marcos me guidait avec son incorruptible bienveillance, suggérant de me laisser porter par mes éclats de voix intérieurs. J'ai rarement pris un plaisir aussi grand, tout du long, pour écrire un texte. L'absence d'iconographie n'y était sans doute pas pour rien : tout relevait du montage, d'une croyance dans l'imagibilité des mots, notamment dans la description de séquences qui prenait la tournure d'une aventure littéraire.

L'espace singulier, et non reproductible, de feu *Trafic* et de *L'Almanach* filant tient pour beaucoup à la temporalité organique accordée à l'écriture. Une limite des revues critiques accompagnant l'actualité des sorties relève parfois de la vitesse cruelle avec laquelle on doit pondre son texte, au risque de larguer des idées non catalysées. Quant aux revues académiques, qui peuvent nous faire retravailler un article pendant des années, elles finissent par nous faire perdre de vue (et d'ouïe) l'essentielle pulsation des films. La justification objectivée prend le pas sur l'expression sensible, la rigueur brise les soupçons d'ardeur, qui sont pourtant souvent à l'origine du texte. Les films deviennent des objets de dissection, dépouillés de leur chair originelle. *Trafic* saisonnier, *Almanach* annuel : auteurs et lecteurs n'étaient pas captifs du contemporain, ils pouvaient s'orienter dans un présent ravivant tout sur son passage ; des réminiscences cinéphiles à exhumer, des impressions tenaces à archéologiser, des traductions à faire « passer », des échos actuels à amplifier. Et surtout, une subjectivité à déployer, à la faveur des films, toujours. Une subjectivité généreuse : il ne s'agissait pas de se contempler pour regarder le monde, ses images et ses sons, mais bien de faire confiance à la puissance de sa sensibilité, pour partager avec vie ce qui nous saisit. Ventriloquisme textuel : créer les conditions pour que le texte s'écrive progressivement en nous plutôt que de secouer son clavier à tout va. L'architecture cosmique de *L'Almanach*, de ses constellations inaugurales à ses météorites conclusives, offrait un horizon multiple et inédit pour expérimenter d'autres vitesses, d'autres formes d'écriture, et, par ricochet, d'autres manières de fabriquer des films. Aujourd'hui, où est la maison cinéma de notre désir ? Ne laissons pas les trous noirs du capital l'emporter. En résonance avec les textes lus, en compagnie des films vus, tant que ces champs magnétiques palpitent, nous avons besoin d'être cinématographiquement dépaysés mais textuellement reboussolés.

La grande maison

par Pierre Léon



Dans la
grande maison
de vitres encore
ruiselante
les enfants
en deuil
regardèrent les
merveilleuses
images.

Edouard Manet,
*L'Enterrement de
Bonaldère*, 1867
Arthur Rimbaud,
Après le Déluge,
1873-1875

MERCI / MERCI

Serge Daney
Jean-Claude Biette
Raymond Bellour
Sylvie Pierre Ulmann
Patrice Rollet
Jacques Bontemps
Leslie Kaplan
Pierre Léon
Jacques Rancière
Jonathan Rosenbaum
Jean Louis Schefer
Marcos Uzal
Jean-Luc Mengus-Peyle
Paul-Raymond Cohen
Frédéric Boyer
P.O.L